

DIÊN BIÊN PHU, 1954 QU'EN PENSER, QUE RETENIR, EN TANT QUE PUPILLE DE LA FOEFI ?

- I. DIÊN BIÊN PHU : POURQUOI ET COMMENT EN EST-ON ARRIVÉ LÀ ?**
 - a. L'affirmation du mouvement indépendantiste et procommuniste de Hô Chi Minh.
 - b. Les préparatifs de l'opération «Castor» ; l'affrontement à Diên Biên Phu.
 - c. Une défaite lourde de conséquences militaires et politiques.

- II. LES CONSÉQUENCES MATÉRIELLES ET PSYCHOLOGIQUES, TELLES QUE JE LES AI VÉCUES ; MON ADMISSION SALVATRICE À LA FOEFI**
 - a. Avec la chute de Diên Biên Phu, ma famille (désormais réduite à trois personnes, dont ma mère, mon frère aîné Robert et moi-même) amorce un douloureux exode vers le sud Vietnam à l'été 1954.
 - b. La confrontation avec l'indigence et la précarité.
 - c. Mon admission salvatrice à la FOEFI.

- III. DU DIÊN BIÊN PHU « VÉCU » ET FANTASMÉ DE MON ADOLESCENCE AUVIETNAM QUE J'AI RETROUVÉ À L'ÂGE DE LA RETRAITE**
 - a. L'Indochine se rappelle à moi, par l'intermédiaire de Jean Lartéguy et de Lucien Bodard.
 - b. Une réticence et un retour tardif au pays de mon enfance.

- IV. CONCLUSION**

I - DIÊN BIÊN PHU : POURQUOI ET COMMENT EN EST-ON ARRIVÉ LÀ ?

70 ans après la sanglante défaite de l'armée française à Diên Biên Phu, que pouvons-nous, eurasiens de la FOEFI, en dire ?

Cette interrogation n'est pas anodine, car effectivement, si la question « qu'évoque pour vous Diên Biên Phu ? » était posée à un vietnamien ou à un Français de 20 ans ou de 80 ans, elle aurait probablement une réponse très différente de celle d'un eurasien passé par la FOEFI, puisque ce dernier, bien qu'encore jeune en 1954, a été directement confronté, « sur le terrain », aux conséquences de ce tragique événement.

Avant de répondre en détail sur « ce qu'évoque pour vous Diên Biên Phu ? » revenons sur le contexte politique et militaire précédant l'année 1954, en se demandant les raisons pour lesquelles l'armée Française en est arrivée à perdre cette bataille décisive, en mai 1954.

Bien après les missionnaires jésuites qui se sont déjà installés en Cochinchine, dès le XVII^e siècle, la colonisation de l'Indochine commence officiellement sous le règne de Napoléon III qui, en 1857, sous le prétexte de réagir de façon punitive contre l'empire d'Annam (qui persécute certains chrétiens) en envoyant des troupes françaises sur place.

À partir de 1860, Francis Garnier, officier de Marine, consolidera la présence française en se lançant à la conquête du Tonkin, face aux Pavillons noirs chinois ; ce mouvement de l'expansion française se poursuit par l'annexion d'autres régions du pays, jusqu'au début de 1900.

À son apothéose, la conquête coloniale française dans le monde sera célébrée avec faste par L'Exposition Coloniale de 1931.

a - L'affirmation du mouvement indépendantiste et procommuniste de HôChi Minh

À la fin des années 1940, alors qu'elle est déjà considérée comme la « Perle d'Orient » dans l'esprit des Français, l'Indochine enregistre les secousses de la Deuxième Guerre Mondiale, lorsqu'entre 1940 et 1945, le Japon occupe ce territoire, ébranlant ainsi les bases de l'empire colonial français. Profitant de l'affaiblissement de la France, Ho Chi Minh, à la tête d'un mouvement indépendantiste procommuniste, proclame le 2 septembre 1945 l'établissement d'une République Démocratique du Vietnam ; devant le refus de la France de renoncer à sa souveraineté sur l'Indochine, la guerre éclate en décembre 1946.

L'instabilité politique de la IV^e République et les luttes intestines entre les instances dirigeantes de l'Indochine (telles que les querelles d'influence entre le Commandant en chef Thierry d'Argenlieu et le Général Leclerc) ainsi que la sous-estimation des capacités combattives du Vietminh (l'armée des Vietnamiens indépendantistes, et procommunistes) sont, en grande partie, les causes de l'échec militaire français sur le sol indochinois.

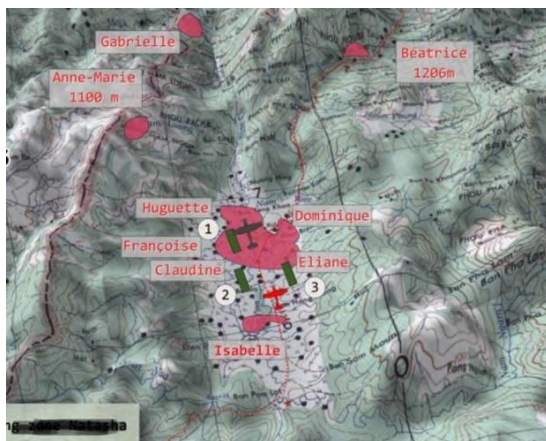
Dès 1945, face au soulèvement des indépendantistes et aux troupes du Vietminh, l'armée française mobilise le Corps Expéditionnaire Français d'Extrême Orient (CEFEO) qui est essentiellement composé de soldats de métier d'origine métropolitaine ou d'indochinois, mais aussi des Français de la légion Étrangère, ainsi que des Africains et Nord-Africains - Les unités du corps Expéditionnaires affrontent d'abord la guérilla du Vietminh (attentats, embuscades, ou harcèlements) mais, à partir de 1950, elles font face à une armée régulière, désormais bien structurée et soutenue massivement en armements et en équipements par la Chine devenue communiste et l'Union Soviétique.

b - Les préparatifs de l'opération «Castor» ; l'affrontement à Diên Biên Phu.

Entre 1950 et 1953, malgré quelques brefs succès militaires dûs au Général De Lattre de Tassigny, mais aussi du fait des sanglants revers subis par l'armée française à Cao Bang et le long de la Route Coloniale N°4 (RC4), le Général Navarre décide, à la fin de 1953, de barrer la route aux troupes Vietminh qui s'appêtent à s'infiltrer au Laos, en passant par la cuvette de Dien Bien Phu, située dans une vallée bordée de collines et de petites montagnes.



Localisation des principales villes du Tonkin ; la cuvette de Diên Biên Phu se situe à environ 300 km de Hanoi.



Les principaux fortins ou Points d'appui situés au fond de la cuvette de Diên Biên Phu.

Début alors en novembre 1953 l'opération « Castor » qui consiste à aménager une piste d'atterrissage pour avions et à construire une dizaine de fortins ou « points d'appui » désignés par des prénoms féminins (Gabrielle, Béatrice, Éliane, Huguette...) et reliés par un dense réseau de tranchées.

La bataille de Diên Biên Phu commence le 13 mars 1954 par de puissants duels d'artillerie opposant les 14.000 soldats du Corps Expéditionnaire commandés par le Colonel Henri de Castries (promu plus tard général), face à près de 48.000 Bo Doi (combattants du Vietminh), sous les ordres du Général Vo Nguyen Giap.

Il est important de souligner que, déjà en supériorité numérique, les combattants Vietminh bénéficient d'un soutien logistique très efficace que leur apportent 30.000 à 40.000 « coolies » (supplétifs civils) chargés d'assurer l'acheminement (de jour, comme de nuit, à dos d'homme et sur des bicyclettes) des centaines de canons et d'équipements lourds démontés, qui seront dissimulés dans des grottes et des tunnels creusés sur les flancs des collines ou des montagnes surplombant Diên Biên Phu. Cet aspect logistique inattendu et la volonté qui anime les troupes Vietminh, fières de mourir au combat pour un idéal d'indépendance et de liberté, a été très largement sous-estimé des responsables militaires français (ainsi, en Février 1954, le Colonel de Castries répondait, par un joyeux et confiant « on va casser du Viet ! » à René Pleven, le Ministre de la Guerre qui se déplaçait au Tonkin, en inspection des troupes).

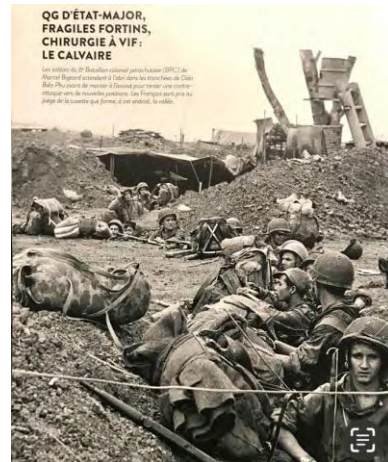
Dès le deuxième jour des combats, le Colonel Piroth (qui commandait l'artillerie du camp retranché) se suicide, se sentant coupable de n'avoir pas pu localiser et neutraliser les canons bien dissimulés du Vietminh.

Après 4 jours d'attaques et de contre-attaques, écrasés par les intenses bombardements du Vietminh, 3 des 10 points d'appui tombent déjà. Comme le reconnaitra plus tard Henri de Castries, « Diên Biên Phu, c'est Verdun ! »

À la fin du mois d'avril 1954, le camp retranché français, enlisé dans la boue du fait d'incessantes pluies, a de plus en plus de mal à résister aux déluges d'obus et à la déferlante des assauts de l'infanterie adverse, et ce, d'autant plus que les vivres, les munitions et les médicaments manquent cruellement, en raison des difficultés, pour l'aviation française à atterrir ainsi qu'à larguer du ravitaillement ou des troupes de renfort.



Novembre 1953 ; largage des premiers Bataillons parachutistes pour occuper la cuvette de Diên Biên Phu, préparer un terrain d'atterrissage et construire une dizaine de fortins ou «Points d'appui».



Avril 1954 : des soldats français dans leur tranchée, attendant les assauts de l'infanterie Vietminh.



Fin Avril 1954 : en très forte supériorité numérique, les troupes Vietminh déferlent sur les points d'appui français, qui tombent un à un.



7 mai 1954 : au cessez-le feu ordonné du côté français, des soldats du Vietminh brandissent le drapeau de la victoire.

c - Une défaite lourde de conséquences militaires et politiques

Après 57 jours de luttes acharnées, le Général de Castries ordonne le cessez feu et la reddition des troupes françaises le 7 mai 1954.

Du côté français, les pertes liées à la défaite de Dien Bien Phu se chiffrent à 3.500 morts ou portés disparus, ainsi que près de 10.500 soldats qui sont faits prisonniers (une majorité d'entre eux ne reviendront jamais des camps de captivité vietminh).

Bien que victorieux, le Vietminh déclare officiellement avoir perdu 8.000 hommes (le chiffre réel est plutôt estimé à près de 20.000 morts) - Plus que les pertes humaines militaires, la chute de Diên Biên Phu signe la fin de la domination coloniale française en Indochine, et plus tard, sur ses nombreux protectorats ou colonies situés dans le monde. Les accords de Genève qui sont signés le 21 juillet 1954, actent l'indépendance du Vietnam et sa partition en 2 parties, au nord et au sud du 17^e parallèle. Ces accords prévoient aussi que les deux parties organiseront des élections en vue d'une réunification du Vietnam ; cependant, Ngo Dinh Diem, homme fort du Vietnam Sud, soutenu par l'Amérique, n'organisa jamais ces élections. En réaction à cette absence d'élections, les Vietcongs (vietnamiens du Sud et partisans du communisme) s'allient aux Vietminh du Nord pour, dès 1955, mener des insurrections qui conduiront à une nouvelle guerre opposant le Nord et le Sud Vietnam et que l'on nommera « La guerre de Vietnam » ; celle-ci durera 20 ans, et ne se terminera qu'en 1975 avec le retrait définitif de troupes américaines, ainsi que la proclamation d'une République Socialiste du Vietnam, dirigée par le parti communiste.

Après 8 ans de guérilla puis de guerre ouverte, les hostilités dans l'Indochine française s'achèvent donc brutalement en mai 1954, avec la chute rapide et inattendue de Diên Biên Phu. S'ouvre alors une période de panique et de grande incertitude pour tous ceux qui redoutent l'arrivée du communisme, la communauté franco-vietnamienne, dont je fais partie, étant particulièrement concernée par de possibles représailles.

Comment ai-je vécu ces événements et notamment l'exode vers le sud Vietnam ? Mon admission à la FOEFI.

Quelle a été ma perception de l'Indochine au cours de mon adolescence et jusqu'à mon retour tardif au Vietnam ?

II - LES CONSÉQUENCES MATÉRIELLES ET PSYCHOLOGIQUES, TELLES QUE JE LES AI VÉCUES ; MON ADMISSION SALVATRICE À LA FOEFI.

a - Avec la chute de Diên Biên Phu, ma famille (désormais réduite à trois personnes, dont ma mère, mon frère aîné Robert, et moi-même) amorce un douloureux exode vers le sud Vietnam, à l'été 1954.

Deux mois après Diên Biên Phu, je réalise, à 7 ans, ce que signifie de perdre une bataille. Autour du Boulevard Dong Khanh où je vivais chez ma tante qui exploitait avec son mari vietnamien un petit hôtel, les rues d'Hanoi, habituellement si animées, sont subitement devenues silencieuses, d'un calme inquiétant, comme dans une ville fantôme ! Dans la crainte de l'arrivée prochaine des soldats communistes, tous ceux qui commencent à redouter cet événement se sont mis, en quelques jours, à mettre sur leur trottoir tout ce qui peut être vendu, avant de fuir ; on y trouve

de tout : des instruments de musique, des meubles, des jouets, des chaussures, de la vaisselle.... Pendant quelques jours encore, notre « nounou » nous accompagne, pour les dernières fois, mon frère et moi, à l'école élémentaire française, située dans une annexe du grand lycée Albert Sarraut de Hanoï. Je ne verrai plus jamais mon institutrice, une jeune eurasienne, que nous appelions respectueusement Madame Bournique.

b - La confrontation avec l'indigence et la précarité.

Une vision de cataclysme m'accueille à l'aéroport de Saïgon, où nous venons d'atterrir ; quel cauchemard de constater qu'à côté de la piste d'atterrissage, des employés ont, à la hâte, jeté des amoncellements, de plusieurs mètres de hauteur, des milliers de valises, et de sacs de voyage, dont certains sont ouverts ou éventrés par des pillages. En un instant, je réalise que le peu que nous avons réussi à emporter est déjà en partie perdu, volé, à peine sorti de la soute des avions !

Grâce à la solidarité d'une amie de ma mère, mariée avec un militaire français qui avait récemment quitté le pays, nous sommes hébergés pendant quelques semaines dans une petite maison en bois et torchis, située dans le quartier populaire de Ban Cō, à la lisière des deux villes de Saïgon et de Cholon. Je me souviens surtout que nous y vivions dans une grande indigence, obligés de faire de longues files d'attente, sous le soleil, avec un seau à la main, pour recueillir un peu d'eau à une fontaine publique, alors que certains jours, sous de pluies torrentielles, nous devons barboter dans la boue pour courir vers l'autocar qui nous emmène à l'école élémentaire, rattachée au collège (ou au lycée ?) Jauréguibery, là où ma mère essaie de nous faire reprendre une scolarité qui, malheureusement s'avérera souvent chaotique. C'est notamment le cas (probablement vers la fin de l'année 1954) où, profitant du désengagement des troupes et de l'administration françaises, des groupes armés de plusieurs tendances politiques différentes (Binh Xuên, Caodaïstes, proaméricains, ou procommunistes...) s'affrontent dans le centre ville de Saïgon, à coups de mortiers et de mitrailleuses, obligeant les écoliers à évacuer leur salle de classe, en courant.

Un scénario semblable se répète une nuit où je suis réveillé en sursaut par ma mère, qui nous hurle qu'il faut rapidement quitter notre logement temporaire, car, à l'extérieur, des chars et des véhicules blindés des troupes gouvernementales de Ngo Dinh Diem (proaméricaines) arrosent le quartier à coups de canons et de mitrailleuses lourdes, pour essayer de déloger leurs opposants ; des toits et des maisons s'embrasent autour de nous. Pour éviter les balles traçantes qui frôlent nos têtes, nous plongeons frénétiquement tous les trois dans les caniveaux boueux pour éviter la mort. Au milieu des hurlements d'effroi, nous parvenons par miracle à nous extirper de ce bidonville en feu. Quand j'y pense maintenant, 70 ans après, je me dis que j'avais vécu, cette nuit-là, mon Dien Bien Phu personnel, réservé à des petits indigents éplorés ! Quelques jours après cette effroyable nuit, par le train, ma mère, ainsi que mon frère et moi retrouvons la famille de ma tante qui a réussi à louer à Nha Trang une grande maison qu'un couple français avait quittée. Là encore, grâce à l'accalmie régnant dans cette station balnéaire de province, je reprends ma scolarité, temporairement, dans une école tenue par un jeune instituteur français, très compréhensif devant mon faible niveau scolaire.

À la même époque, ma mère a eu vent de l'existence de camps d'accueil récemment ouverts dans la banlieue de Saïgon et réservés à des familles franco-vietnamiennes.

Quelques semaines après, à nouveau séparés de la famille de ma tante, nous sommes hébergés dans un de ces camps d'accueil, et dont le nom était « Cité Lyautey » ou « Camp Galieni » je crois. Dans ce lieu, pour la 1^{re} fois depuis longtemps, je ressens une certaine chaleur et une solidarité à partager, sous de grandes tentes de toile, une vie commune avec d'autres enfants eurasiens ; jeme dis qu'eux aussi, savent très bien ce que signifie le fait de perdre un père, un oncle ou un grand frère, à Diên Biên Phu, à Lang Son, ou à Cao Bang. Dans ce camp d'accueil, ma mère a aussi appris l'existence d'un organisme, la FOEFi (Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine) qui recueille, dans son « collège » de Cholon, des jeunes eurasiens, orphelins de père.

Ma mère nous propose, à mon frère Robert et moi, de nous y faire admettre ; ce que nous acceptons.

c - Mon admission salvatrice à la FOEFI

Mon admission au collège de Cholon de la FOEFI, en septembre 1955, a vraiment bouleversé ma vie, à l'image d'une bouée de secours inespérée à laquelle ma mère, sans grands moyens pour élever ses enfants, a pu s'agripper.

Comme une baguette magique, du jour au lendemain, je m'étais retrouvé dans l'enceinte et l'ambiance d'un pensionnat joyeux avec de nombreux enfants de mon âge, nourris, logés et scolarisés «à la française», ce qui était très différent de la vie esseulée, décousue et désœuvrée que je menais jusque-là. En effet, au lieu d'errer affamé dans les rues et les bidonvilles de la banlieue de Saigon, j'avais, à présent, la chance de manger à ma faim (avec du fromage et pâtes de fruits au dessert !), et de faire partie d'une classe de CE1 où je côtoyais d'autres petits enfants métissés et heureux de s'épanouir, loin du bruit et combats de la guerre civile qui s'était déclarée entre Vietnamiens, du fait du départ des troupes françaises. Quel enchantement fut aussi cette période de fin d'année 1955 où, pour Noël, dans la ferveur des cantiques, je recevais en cadeau véritables jouets métalliques. Je pouvais aussi accéder à la bibliothèque du collège, garnie d'encyclopédies sur la préhistoire (le monde fabuleux des dinosaures et des mammouths !), ainsi que des albums de Tintin, grâce auxquels je me suis initié avec passion à la lecture. Oubliées, désormais ces interminables solitudes que j'ai connues avec mon frère : maintenant je menais unenouvelle vie chaleureuse et stable au milieu d'enfants qui avaient connu le même cheminement que le mien, et qui allaient se révéler être pour moi comme une famille de substitution !

Avec le recul, j'estime que du fait de la chute de Diên Biên Phu, mon admission à la FOEFI a été un événement très positif, puisque j'avais trouvé une place auprès de mes semblables, me constituant un début d'identité, alors que jusque-là je vivais balloté et désorienté dans l'univers chaotique d'un empire colonial français qui commence à s'effriter.

Avec les affres de la pauvreté et du métissage, je prends conscience, à 8 ans, de mon identité. Je tiens à souligner deux points importants, révélateurs de celle-ci, et que d'autres Eurasiens de la FOEFI ont aussi probablement perçus, à savoir le fait de subir, très jeune, plusieurs formes de ségrégation :

- Ayant fui le Nord-Vietnam, et arrivé démuni dans le sud, à Saïgon, j'ai connu le mépris de certains Sud-Vietnamiens qui voyaient en moi un jeune «émigré nordiste pauvre» portant de surcroît un nom français, avec un faciès asiatique, preuve que je n'étais qu'un bâtard !
- Juste avant mon entrée au collège de Cholon et à la FOEFI, alors que je m'enthousiasmait auprès de mes camarades de rue de la nouvelle vie que j'allais connaître, j'avais, à ma grande surprise, entendu par ces mêmes camarades, me dire que ce collège était destiné à des orphelins, et que leurs propres parents n'auraient jamais eu l'idée d'abandonner leurs enfants dans une institution réservée aux pauvres ! Ainsi donc, socialement, j'étais mal considéré à plusieurs titres : le fait d'être «pauvre», puis d'avoir une double origine franco-vietnamienne, mais aussi le fait d'être orphelin de père. Heureusement pour moi, mon jeune âge, et surtout l'environnement épanouissant que j'ai connu auprès des autres petits Eurasiens de la FOEFI ont pu rapidement gommer ces blessures d'identité.



Paul et Robert Garnier, au foyer de la FOEFI, à Rilly (Loire et Cher) en mai 1956.

À l'occasion de ce 70^e anniversaire de la bataille perdue de Diên Biên Phu, je reconnais que la reddition de troupes française a été très traumatisante, contraignant ma famille à prendre la route de l'exode et à vivre deux années très difficiles au Sud Vietnam, région se trouvant elle-même en pleine guerre civile à cette époque-là. Cependant, sur la route de l'exode et de l'errance, nous avons pu, grâce à l'abnégation et à la débrouillardise de ma mère, croiser des âmes charitables, qui nous ont tendu la main.

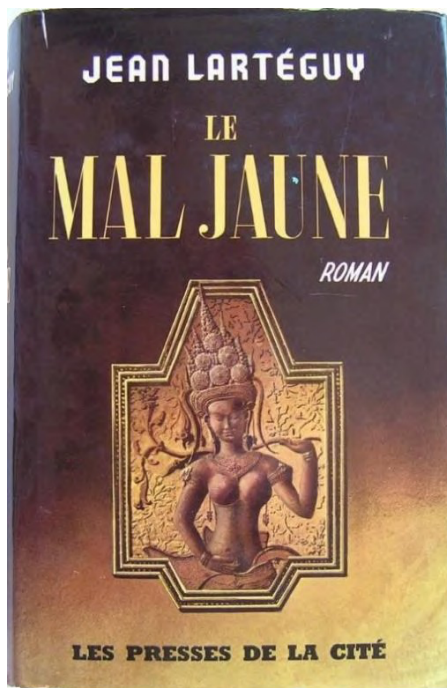
Je saisis donc l'occasion qui m'est donnée aujourd'hui, pour, encore une fois, rendre hommage à ma «mère courage», ainsi qu'à remercier la FOEFI.

Je souligne l'acte courageux qu'a eu ma mère, en prenant la décision culpabilisante de me confier (certains auraient dit « m'abandonner ») à la FOEFI car, grâce à cette action, j'ai eu l'occasion de croiser, sur ma route d'enfant et d'adolescent, de nombreux camarades FOEFIENS qui m'ont aidé à grandir, sans parents, et auprès desquels je me suis construit une personnalité singulière.

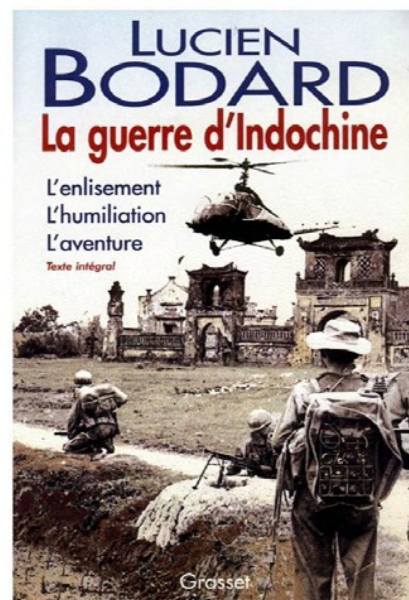
À la FOEFI (à son fondateur, à son personnel administratif et à son personnel d'encadrement sur le terrain), je suis donc redevable de beaucoup ; bien évidemment, je suis aussi reconnaissant vis-à-vis de mes camarades du collège de Cholon, des foyers de Rilly, de Semblançay et de Vouvray qui une fois rapatriés en France, ont enrichi ma vie et avec lesquels je suis heureux et fier d'avoir pu conserver de solides liens d'amitié et de solidarité, 65 ans après nos premières rencontres !

III - DU DIÊN BIÊN PHU « VÉCU » ET FANTASMÉ DEMON ADOLESCENCE AU VIETNAM QUE J'AI RETROUVÉ À L'ÂGE DE LA RETRAITE

a - L'Indochine se rappelle à moi, par l'intermédiaire de Jean Lartéguy et de Lucien Godard.



Le roman, « le mal jaune » de Jean Lartéguy.



La trilogie des récits de guerre, de Lucien Bodard.

Diên Biên Phu, Haut Tonkin, Saïgon, Delta du Mékong... tous ces noms qui parlent de l'Indochine, ont-ils vraiment quitté mon esprit, depuis 1956, après mon départ pour la France ?

Assurément non, car à mon adolescence, vers le milieu des années 60, disposant d'un peu d'argent de poche, j'ai commencé à regarder avec délectation les vitrines des librairies de Tours, où j'avais parfois l'occasion de me rendre. C'est ainsi qu'en 1962 (j'avais 15 ans) mon regard a recroisé l'Indochine, avec plusieurs livres, tels que «Les Centurions», «Les Prétoriens», et surtout «Le mal jaune» que venait de publier Jean Lartéguy, écrivain et journaliste qui a connu plusieurs théâtres d'opération, dont la France, l'Afrique (Deuxième Guerre Mondiale), la guerre de Corée, puis l'Indochine.

Avec «Les Centurions», puis avec «les Prétoriens», je me suis passionné pour des récits romancés qui ressuscitent avec nostalgie, la vie d'un groupe de soldats parachutistes dont certains ont été faits prisonniers à Diên Biên Phu et en sont revenus amers, psychologiquement inaptes à reprendre une vie normale dans la vie civile, mais toujours restés animés de grands idéaux que sont la patrie, l'honneur, la bravoure, la fraternité d'armes. Ces «soldats perdus» vont reprendre du service en Algérie où depuis 1956, des insurgés indépendantistes du FLN (qui ont repris à leur compte les techniques de guérilla du Viet-Minh) commencent à défier l'armée française dans les djebels de Kabylie et de l'Aurès. Des livres ou des personnages de Lartéguy, je garde encore en mémoire le nom du capitaine Boisferas, que je m'étais attribué auprès de quelques copains à Vouvray, tandis qu'Alain Bui Van Lam reprenait celui de l'officier Raspeguy ; nous en rions toujours aujourd'hui à l'évocation de nos faits d'armes !

L'autre grand succès de Jean Lartéguy, le roman «Le mal jaune», est, selon sa quatrième de couverture, «l'histoire de deux villes qui n'existent plus : Hanoï et Saïgon ... Elles sont prudes, hypocrites ... et n'ont plus rien à voir avec les deux villes métisses nées de l'union des Blancs et des Jaunes, et moururent de leur divorce. Ceux qui aimèrent ces villes contractèrent auprès d'elles un mal dont ils n'arrivent point à se guérir : le mal jaune, une sorte de nostalgie qui devient poussée de fièvre certains jours de cafard, certains jours d'abandon...».

Autre auteur favori de mes 16/18 ans : Lucien Bodard, qui est aussi romancier, journaliste, grand reporter de guerre, et qui a couvert presque toutes les guerres, depuis 1939 à 1980, dont notamment les guerres de décolonisation. Dans sa monumentale trilogie de 1.200 pages intitulée «La guerre d'Indochine» publiée à partir de 1963, et que j'ai suivie avec délice durant mes années d'internat au lycée d'Angoulême, Bodard, surnommé «Lulu le chinois» (car il est né en 1914 à Tchongking, d'un père diplomate en poste en Chine) m'a fait revivre dans ses récits épiques, tous les grands noms de la saga Indochinoise que sont de Lattre De Tassigny, Bao Dai, Giap, Dien Bien Phu, la RC4 ..., mais aussi les volutes des fumeries d'opium, les salles de jeu clandestines, les prostituées sensuelles et manipulatrices d'Extrême Orient....

Pour moi, Bodard est exceptionnel par sa grandiloquence, sa truculence, son style torrentiel, impétueux, et tout en couleurs ! J'apprends, en lisant la biographie de Lucien Bodard, qu'il a aussi été figurant dans plusieurs films, dont «le retour de Martin Guerre» (1982) et «Le nom de la rose» (1988) ! Sacré Lulu, tu me fascineras toujours ! Si un jour Hollywood devait donner une suite à «Apocalypse Now», Francis Ford Coppola ne pourrait prendre comme coréalisateur et scénariste que Lucien Bodard !

b) Une réticence et un retour tardif au pays de mon enfance.

Si l'Indochine a été, et reste présente dans mon esprit (je «descends» régulièrement dans le quartier asiatique du 13^e arrondissement de Paris pour déguster mon «Pho Tai» tonkinois) pourquoi ne suis-je retourné que si tardivement au Vietnam, pays de mon enfance ?

Parmi les Eurasiens de la FOEFI, je suis l'un de ceux qui ont longtemps manifesté une réticence à revenir au Vietnam, malgré la réouverture de celui-ci, depuis plus de 35 ans (dès 1986 les dirigeants communistes ont décidé une «réorientation» vers l'économie de marché, et en 1997 les États-Unis ont mis fin à leur embargo économique avec le Vietnam).

Pourquoi cette réticence ? Elle s'explique principalement par le fait que mes deux dernières années passées au Sud-Vietnam, de 1954 à 1956, ont été extrêmement mal vécues et que cette région de Saïgon m'avait mal accueilli, avant que, par une chance inouïe, je ne sois accepté au sein de la FOEFI, à la fin de 1955, comme je l'ai relaté plus haut.

À l'issue d'un voyage de plus d'un mois au Vietnam, effectué en janvier 2015, je me suis senti désormais apaisé, et en grande partie réconcilié avec mon passé douloureux.

Ce Vietnam, je ne le redécouvre pas, mais le découvre plutôt, tant le pays a changé en 60 ans (surtout Saïgon où beaucoup de gratte-ciels et magasins de luxe ont vu le jour). Il s'est surtout doté d'une infrastructure touristique bon marché pour profiter de l'afflux des touristes, occidentaux, ou asiatiques et du retour des Viet Kieu (Vietnamiens ayant quitté le pays).



Hanoï de mon enfance au début des années 50 ; au fond, l'Opéra ; à droite, la Banque Franco-chinoise, ainsi que le Café de la Paix.



L'hôtel Métropole de Hanoï.

Je tiens à souligner que si j'ai eu du plaisir à faire du tourisme au Vietnam, effectuant des excursions dans le delta du Mékong et en navigant dans la Baie d'Along, je me suis senti encore plus heureux retrouvant, ici et là, dans Saïgon et dans Hanoï (que j'ai habitée pendant 6 ans) quelques vestiges architecturaux qui ont embelli (et peut-être idéalisé) la vision que j'avais gardée de l'Indochine française de mon enfance.

Pour finir, je dois confesser que, plus que les 4 semaines de vacances vécues dans ce pays, les meilleurs souvenirs que je conserve sont, sans conteste, les jours où, délaissant les «obligations touristiques» (visite de tel ou tel lieu, recommandé par les guides de voyages), j'ai pu retrouver certains copains de la FOEFI, ou parfois des Eurasiens du camp de Sainte Livrade de passage à Saïgon, et quelques autres qui y demeurent de façon permanente après avoir choisi de refaire leur vie comme Frank Nguyễn, Antoine Voisin ou Jean-Pierre Lestruhaut.

La présence rassurante de ces copains eurasiens, maintenant parfaitement «réinsérés» dans la population saïgonaise, m'a été précieuse. Ces retrouvailles du bout du monde, très chaleureuses, témoignent de la solidarité qui nous unit et nous incite, aujourd'hui que la paix est bien revenue, à profiter du meilleur des deux mondes dont nous sommes issus.

IV - CONCLUSION

La défaite du corps Expéditionnaire Français à Diên Biên Phu est mémorable à plusieurs titres :

- symboliquement, c'est une très grande victoire pour le Vietminh, et qui ouvre la voie à l'indépendance pour les 3 pays composant l'Indochine (Vietnam, Laos, Cambodge),
- pour la France, affaiblie par la Seconde guerre mondiale et empêtrée dans ses contradictions de la gestion de son empire colonial, Diên Biên Phu accélérera tout le processus de la décolonisation qui s'étendra de 1956 à 1970 ; ce processus débutera en 1956 avec la sanglante guerre d'Algérie, et qui se terminera en 1962 avec l'indépendance de ce pays, ainsi que l'exode de 2 millions de «pieds noirs» vers la métropole,
- à titre personnel, j'ai été directement concerné par l'échec de Diên Biên Phu, ayant dû fuir Hanoï pour rejoindre le sud du pays. Cette fuite m'a confronté à la misère ; cependant, cette dernière sera atténuée par mon entrée à la FOEFI où, dans un univers protégé, j'ai réappris à vivre au contact de jeunes enfants aux mêmes origines que les miennes.

70 ans après Diên Biên Phu, l'Indochine, par les récits que laissent Jean Lartéguy et Lucien Bodard, reste présente dans ma tête. Les souvenirs que j'en ai conservé, de même que la «réouverture» économique et politique du Vietnam m'ont finalement conduit, en 2015, à faire un retour dans ce pays, malgré des réticences ; ce retour se révélera apaisant et réconciliateur.

Pour résumer ce sentiment de «gachis» qui s'attache à l'évocation de la défaite de Diên Biên Phu, je pense qu'il est utile de rappeler les propos de 2 personnes qui ont eu à gérer en partie la guerre d'Indochine, ou qui ont directement participé à l'opération :

- À l'issue de la conférence de Genève de juillet 1954, à laquelle il avait assisté en tant que représentant de la France, Pierre Mendès France, qui venait de rencontrer Pham Van Dong (représentant du Vietminh), bouleversé, déclare aux journalistes ; «ils parlent le français, comme vous et moi ; ils auraient pu être nos amis ! Quelle tristesse» !
- Le sentiment de Pierre Mendès France semble être aussi partagé par Pierre Schoenderffer, cinéaste qui a été fait prisonnier à Diên Biên Phu. Interviewé en 2003 par le magazine Paris Match sur le tournage de son film «Diên Biên Phu» (sorti en 1992), Pierre Schoenderffer déclare : «quand les Vietnamiens m'ont donné leur accord pour que le tournage se fasse chez eux, j'ai pensé que c'était une main qu'ils me tendaient, 35 ans après cette bataille ; j'ai décidé de prendre cette main et de la serrer, en disant : si je tourne ce film chez vous, ce n'est pas pour raviver de vieux ressentiments, de la rancœur ou de l'amertume. Je veux, avec vous, tourner une page sur ce passé commun douloureux et contribuer à renouer des relations chaleureuses avec vous».

Paul Garnier remercie Virginie Garnier et Ginette Balaki qui se sont chargées de la frappe et de la mise en page de ce texte.